

LA BOÎTE

On savait alors parce que l'on croyait. On savait en religion, en morale, en politique, en science des lois et des mœurs, en science de la société. On marchait avec sécurité au grand jour de l'autorité et de l'expérience.

Vincent de Bonald

« S'il vous plait, ... maman... !

- Je crois que sa boîte commence à devenir un peu petite. Nous devrions peut-être lui en commander une autre au magasin. »

Le père jeta un œil rapide à son fils, tout en portant une cuiller de soupe à ses lèvres. Il avala celle-ci en aspirant bruyamment l'air environnant, la tête rentrée dans les épaules. Son regard s'arrêta avec sollicitude sur la boîte d'où émergeait l'avant-bras tendu de l'enfant.

« S'il vous plait, papa... !

- Je crois que ce serait une erreur de céder. Pourquoi lui et pas les autres, dans ce cas ? », grommela le père, en désignant du doigt les deux autres boîtes disposées en bon ordre autour de la table. « Non, ce serait la porte ouverte à l'anarchie dans la maison. Qui sait comment ça finira ? Je crois qu'il nous remerciera plus tard d'avoir tenu bon. »

Les deux autres enfants mangeaient en silence. Leur main droite allait et venait lestement entre l'assiette et la petite ouverture habilement pratiquée dans les boîtes à hauteur de la bouche. Les cuillers cognaient en cadence contre les écuelles, rythmaient le dîner d'une joyeuse ritournelle pleine d'entrain et d'appétit enfantin. Le père regarda avec un énervement croissant la troisième assiette qui restait inviolée depuis le début du repas. La surface de la soupe y demeurait semblable à une terre vierge de toute trace, comme une atteinte à la volonté expansionniste de l'homme.

« Mais enfin, mange, entêté ! » tonna-t-il soudain à l'adresse du jeune rebelle. « Tu ne vas pas mourir de faim, quand même. Ni révolutionner le monde. Qu'est-ce que tu veux à la fin ? »

La mélodie des cuillers cessa d'un coup. Le petit garçon se blottit un peu au fond de sa boîte et se tut. La mère caressa doucement le bras de son mari pour tempérer son saut d'humeur.

« Ça ne va pas ? » demanda-t-elle tendrement à son fils.

« J'ai un peu envie de vomir, maman. » répondit timidement l'enfant.

« Encore !... »

Ding. Dong. La sonnette de la porte d'entrée interrompit l'altercation. La mère se leva et se dirigea lentement vers le couloir d'entrée de l'appartement. Derrière la silhouette de sa femme, le père reconnut de loin le visage aux cheveux blonds d'une de ses amies. Il entendit dans la foulée le babillage habituel des femmes qui se retrouvent entre elles. Pensif, il contempla longuement son fils qui restait désormais tapi dans un petit coin de sa boîte, immobile, rêveur.

Quelques minutes s'écoulèrent, silencieuses. La mère revint dans la salle à manger, le sourire aux lèvres, égayée par sa discussion. Elle s'arrêta un instant sur le seuil et se recomposa une mine grave avant de pénétrer plus avant dans la pièce.

« C'était Christine. » dit-elle, masquant péniblement une expression de joie.

Christine était sa seule vraie amie. Quelques moments passés en sa compagnie lui apportaient invariablement un plaisir sincère et ressourçant. Elle la connaissait depuis tant d'années, avant même sa rencontre avec Georges et elle l'appréciait toujours davantage avec le temps.

« Qu'est ce qu'elle voulait, cette fois-ci ? » interrogea le père.

« Elle fait signer des pétitions. Pour les enfants de Chine ! Il paraît que les enfants en Chine sont envoyés au travail tout petits, dans des

conditions abominables. Battus, forcés, exploités. Tout ça pour produire à des coûts inférieurs. C'est vraiment horrible !»

Valérie, la mère, ne forçait pas son émotion. Christine avait des combats toujours justes. Elle se sentait un peu honteuse de ne pas l'assister plus pour ce genre de causes. Elle se donnait juste par émotion partagée.

« Mouais, » reprit Georges. « La Chine, ça fait partie des pays où les choses sont comme ça, et ça ne changera jamais. Elle ferait mieux de s'occuper des malheurs des petits Français. Il y en a aussi, des nécessaires, chez nous... »

- Il n'a toujours rien mangé ?

- Non, va le coucher, maintenant, il aura faim demain... »

Le départ pour l'école génère chaque matin un stress durable. Les enfants se préparent lentement, trop lentement. Si on ne les aide pas à s'habiller, ils traînent. Après, c'est le petit-déjeuner qui se trouve écourté. Ça n'est jamais bon pour la suite. Les enfants lambinent jusqu'à l'établissement scolaire, une tartine à la main, comme sourds aux injonctions de leur mère, qui les presse d'avancer toujours plus vite. Et au final, c'est toujours le même qu'on attend.

Ce matin-là, Valérie était particulièrement pressée. La nuit avait porté conseil, elle avait eu une idée. Elle souhaitait poser une question à l'institutrice. En même temps, cette question la rendait nerveuse. La peur de déranger inutilement la maîtresse, ou peut-être simplement la crainte d'être ridicule, elle n'en soupçonnait pas la cause, mais une angoisse inconsciente ne la lâchait pas. Elle jeta rapidement les deux aînés dans leur classe puis accompagna son dernier jusqu'au seuil de la sienne.

« Allez, on se dépêche ! Je vais fermer la porte de l'école ! », cria la surveillante principale à travers les allées.

Dans le couloir de la primaire, les mamans et papas retardataires s'agglutinaient devant les portes de chaque classe, comme des

abeilles s'affairant autour des alvéoles de la ruche. Dans leur empressement, ils se cognaient sans ménagement, bouscullaient les enfants, qui faisaient de grands gestes pour enlever leurs manteaux et déposer leurs cartables. Pour certains, l'abandon temporaire du doudou paraissait un effort insurmontable. Le temps s'écoulait vite à motiver les petits et la surveillante, au bout du couloir, veillait à ne rien laisser passer. Il fallait brusquer un peu les bambins si on voulait respecter la consigne horaire.

« Je ferme dans une minute. » s'exclama-t-elle sur un ton agacé.

Elle ne l'était pas vraiment. Elle jouait bien son rôle de gardienne des clés, c'est tout. Elle luttait contre tout dépassement abusif, pour la seule bonne marche de l'institution qui, à partir de 8 heures 30 précises, endossait la responsabilité des enfants à la place des parents. Dès lors, ceux-ci n'avaient plus leur mot à dire. Chacun savait que ce n'était qu'un jeu, mais tous en respectaient scrupuleusement les règles. Les enfants devaient s'effacer devant l'ordre. L'amour cédait à la loi.

Valérie se fraya un chemin jusqu'à la porte de la classe et poussa légèrement son fils en avant. Celui-ci embrassa sa mère affectueusement et se tournant vers la pièce, sourit à l'attention d'un écolier qui lui faisait une grimace en l'appelant de son bureau. L'institutrice haussa le ton pour les faire taire.

« Dépêchez-vous, regagnez tous vos boîtes, et en silence ! »

Valérie demeura immobile sur le seuil, faisant mine d'ignorer les derniers appels de couloir de la surveillante. Elle contempla un instant les rangées de boîtes bien alignées face aux petits bureaux. Dans l'ensemble, les enfants s'installaient sans grande résistance à l'intérieur du réceptacle qui leur était destiné, chacun le sien, toujours à la même place. Valérie observait particulièrement son fils. Celui-ci se dirigea à pas lents vers sa table, puis se retourna vers sa mère.

Valérie fut soudain prise d'un irrésistible sentiment de pitié. Le

visage du garçon s'était allongé et ses yeux lançaient un appel désespéré. Le cœur de la mère se brisa d'un coup pour ce petit être qu'elle chérissait tant, mais ne comprenait pas. Elle le revoyait bébé, si vivant, si joueur, à l'âge où tout était encore autorisé. Elle revoyait ses insondables larmes d'enfant à chaque séparation, comme s'ils ne devaient plus jamais se revoir. A ce moment, elle aurait voulu courir pour le prendre dans ses bras, dans un immense élan de charité maternelle. Elle l'aurait couvert de baisers, et ils auraient pleuré ensemble, longuement, de tout leur corps. Et puis, une fois vidés de tout leur chagrin, ils auraient ri, d'un rire incontrôlable, et ils se seraient embrassés encore et encore. Et elle l'aurait emmené loin de cet endroit sombre, ils seraient partis en riant faire tout ce qu'on ne peut pas faire en ce monde.

« Je vous jure, ils sont capables de faire de ces têtes, quand ils veulent. Allez, Madame Piémont, il ne faut pas rester là. »

Valérie dévisagea l'institutrice sans rien dire, comme sourde à sa remarque. Celle-ci ressemblait à une matrone romaine, avec son physique rondouillard et sa jupe démodée aux couleurs vives. Son visage était large et ses yeux globuleux roulaient incessamment en allant de la classe à la porte d'entrée. Malgré son poids un peu fort pour une quadragénaire, elle avait une démarche souple et rapide, qui la porta en quelques secondes face à la jeune mère.

L'enseignante se demanda un court instant comment interpréter ce mutisme, mais eut tôt fait de répondre comme elles le font toutes.

« Rassurez-vous, c'est parce que vous êtes là qu'il fait cette tête. Dès que vous serez partie, il vous aura oubliée. »

Les institutrices ne sont pas payées à gérer des relations affectives. Elles sont l'institution et l'institution n'a pas de cœur. Elles représentent l'Etat et l'Etat ne peut pas avoir d'état d'âme. Les enfants sont au service du système, puisque celui-ci les éduque pour leur bien. Tout ce qu'on leur demande, c'est de faire ce qu'on leur demande. Il ne manquerait plus que les parents émettent, par

quelques attitudes incontrôlables, un doute sur l'éducation, qu'ils sèment dans le cœur des élèves une graine de rébellion, si prompte à éclore à cet âge.

L'institutrice se planta définitivement face à la mère et resta immobile. Le silence avait envahi l'ensemble de la classe. Tous les enfants avaient désormais rejoint leur boîte, soucieux de la lutte qui allait se dérouler sous leurs yeux.

« J'aurais une question à vous poser. » débuta timidement Valérie.

L'institutrice fut soulagée d'un coup. L'atmosphère se détendit et des chuchotements recommencèrent entre enfants. Elle fit signe à son assistante de finir de cadencasser les boîtes pendant qu'elle renseignerait rapidement la mère de famille sur son problème.

Valérie se racla la gorge plusieurs fois, s'étrangla légèrement en avalant sa salive, toussa un peu. Son interlocutrice sortit les mains de son tablier et les frotta l'une contre l'autre en signe d'impatience.

« Je voulais savoir, » commença la mère d'une voix éraillée, « comment savez-vous...hmm, hmm !...à quel... à quel moment les passez-vous à une taille de boîte supérieure ? »

L'institutrice frappa dans ses mains. Un large sourire éclaira son visage aux joues dodues.

« Vous comprenez ce que... », reprit Valérie

« Madame Piémont, la taille est fonction de la classe. A ce niveau, c'est du 25 pouces de côté. C'est réglementaire. »

Valérie jeta un œil angoissé à son fils enfermé. Deux grands yeux bleus la regardaient derrière les petits barreaux de l'ouverture, tristes et reconnaissants, comme conscients que la démarche de sa mère les concernaient. Dans les boîtes environnantes, d'autres yeux se plissaient de rigolade, d'autres encore se concentraient sur des livres ou des objets, ou alors dévisageaient un coin de la pièce avec curiosité, dans les seuls angles de vue autorisés à travers les ouvertures. Seuls ces deux grands yeux froids restaient immobiles, absents, presque sans vie. Le cœur de Valérie se serra dans sa

poitrine.

« 25 ? Mais à la maison, nous avons du 30.

- C'est trop grand, ça, Madame Piémont. Ils prennent leurs aises, ils n'apprennent pas bien, s'ils ne sont pas assez tenus. Et après, ils n'acceptent plus aucune autorité. Des tests scientifiques l'ont montré, il faut qu'ils soient serrés, sinon on n'en fait rien. »

Valérie avait peur d'insister, mais restait insatisfaite.

« Mais à cet âge, c'est dur pour eux ...

- Le plus tôt, c'est le mieux, Madame Piémont. S'ils sont laissés trop libres, ça crée de grands désordres psychologiques par la suite, des angoisses, tout ça. Croyez-moi, Madame Piémont ...

- Mais s'ils rechignent à rentrer dans leur boîte ...

- Ah ! Là, c'est simple, au premier signe, c'est le pédopsy tout de suite... Parce que votre fils ...

- Non, non, non. », s'excusa la mère d'un ton pressé.

Un silence s'installa entre les deux adultes. Elles se dévisagèrent un instant, les yeux dans les yeux. Les certitudes de l'une affrontèrent les doutes de l'autre et il n'y eut aucun vainqueur.

« Il est déjà tard, il faut que j'y aille.

- C'est cela. », fit l'institutrice en regardant la mère s'éloigner à petits pas saccadés.

Ce jour-là, Valérie reprit machinalement le chemin de l'appartement alors qu'elle avait initialement prévu de faire des courses. Son corps marchait d'un pas décidé, dans la lumière uniformément grisonnante de l'Île de France, mais son esprit errait dans d'autres lieux. En pensée, elle réécoutait les arguments de l'institutrice. Ainsi, 30 pouces, c'était trop grand à son âge. C'était peut-être là l'origine de l'incapacité malade de son fils à supporter les règles. Dès le début, peut-être, ils s'étaient trompés en lui laissant trop de liberté. On dit que les perceptions des premières années restent inscrites à jamais dans le caractère de l'enfant. Alors, c'était trop tard. Il passerait sa

vie à corriger des désordres psychologiques liés à la prime enfance. Et c'était sa faute à elle, à elle et à Georges.

L'angoisse montait progressivement en son âme à l'instar du mercure quand il mesure la fièvre. Sous l'effet du vent matinal, les hauts peupliers secouaient leur cime dans un mouvement régulier de va-et-vient. Valérie devinait en eux une attitude d'agacement, comme s'ils voulaient lui reprocher sa conduite introspective. Tous les signes de l'environnement extérieur semblaient dirigés contre elle. Les oiseaux se taisaient. Le soleil se cachait derrière un ciel gris. Des odeurs d'essence empoisonnaient l'atmosphère de la ville. Valérie accéléra l'allure, mais chaque pas, chaque choc contre le bitume du trottoir noir augmentait l'impression d'étouffement qui l'avait envahie. Elle respirait avec difficulté. Une voiture la klaxonna lorsqu'elle traversa en hâte la route principale. Le conducteur, un visage vaguement connu des environs, fit de grands gestes des bras pour lui signifier son mécontentement. Elle se hâta encore, en voyant la grande entrée de son immeuble se profiler à l'arrière des bâtisses bourgeoises en pierre meulière du quartier. Un tremble frissonna à son passage. Elle s'engouffra à toute allure dans sa cage d'escalier. Enfin !

A l'abri dans le hall, Valérie s'arrêta quelques minutes pour reprendre ses esprits. Pendant tout le trajet, elle n'avait croisé personne. Personne ! Elle eut envie d'appeler Georges. A peine entrée dans l'appartement, elle saisit le combiné du téléphone et commença à composer son numéro. Qu'allait-elle lui dire au juste ? Bien sûr, lui raconter son altercation avec l'institutrice, lui exposer ses craintes sur l'éducation de leurs enfants, obtenir un avis raisonnable. Georges est toujours si posé dans ses jugements. Avec lui, elle est en confiance. Là où elle doute, il est toujours capable de trancher, de la rassurer avec des arguments de bon sens, parfois évidents mais auxquels elle n'a pas songé. Il sait trouver les mots justes.

« Bonjour, vous êtes en liaison avec la boîte vocale de Georges Piémont. Merci de laisser... »

Valérie n'attendit pas la fin du message. Elle soupira. Quelque chose lui susurra que ce n'était pas une bonne idée de déranger Georges pour ça. Il était très occupé au travail et pouvait se montrer sec si le moment ne s'y prêtait pas. Et puis... Qu'allait-il répondre ? Que l'institutrice n'était pas la mère et qu'il était normal qu'elle ait un point de vue d'institutrice. Que la démarche était inutile, qu'il aurait mieux valu ne pas semer le soupçon dans son cerveau, que les enseignants se font vite des idées toutes faites sur les enfants et que ça peut traîner dans un dossier scolaire jusqu'au bac, peut-être même après. Qu'ils arriveraient bien à faire rentrer leur gamin dans le rang, que l'autorité finirait par triompher. Que les enfants devaient obéir, un point, c'est tout. Décidément, ce n'était pas une si bonne idée de l'appeler.

Elle posa le combiné et prit une grande respiration. Il était important de se calmer.

« Je vais regarder sur Internet ce qu'ils en disent. » pensa-t-elle soudain. « Je ne suis sûrement pas la seule dans mon cas. »

Rassurée à cette idée, Valérie s'installa promptement derrière l'écran de son ordinateur. Internet, c'est le meilleur refuge des temps modernes. On y trouve tout, quel que soit ce qu'on y cherche. Et surtout, on finit toujours par y dénicher des compagnons d'âme, des gens qui peuvent fournir des réponses aux questions qu'on ne s'est encore jamais posées. Nul besoin de se justifier, de prendre des gants dans ses propos. Personne ne se froisse. Pas de raison non plus de se cacher derrière de faux prétextes, personne ne nous voit. On peut étaler ses doutes les plus secrets en toute discrétion, sans risque de paraître bizarre ou ridicule.

Une brève mélodie au timbre métallique signala que l'ordinateur s'allumait. Machinalement, comme mue par un étrange réflexe

auditif, Valérie se leva pour préparer du thé. La cuisine était la pièce voisine. Tandis qu'elle versait l'eau dans la bouilloire, Valérie entendit les légers cliquetis typiques de l'ordinateur en plein travail. A son retour, l'écran affichait la page du moteur de recherche universel. Valérie posa son mug plein à ras-bord, s'assit, plaça le curseur de la souris dans la case du thésaurus et réfléchit. Que cherchait-elle précisément ? Quels mots clés allait-elle choisir pour orienter sa quête ? Après quelques instants, elle inscrivit simplement les mots « taille de boîte+enfant ».

En quelques secondes, l'ordinateur lui proposa environ deux cent dix-huit mille réponses. La première page était intégralement composée d'annonces commerciales. Elle passa rapidement à la seconde, puis à la troisième où apparaissaient enfin quelques articles de journaux en ligne. On y parlait de boîtes à surprise, de crayons, de bonbons, de tout un tas de sujets stupides sans rapport avec sa préoccupation. Un chroniqueur s'extasiait même à l'annonce de l'ouverture d'une boîte de nuits pour enfants. « Mon Dieu ! » pensa Valérie.

Un site attira néanmoins son attention, celui de médecins psychiatres pour enfants. On pouvait y lire les résultats d'une enquête scientifique mesurant les effets combinés de la boîte et de l'ordinateur sur les relations parents-enfants. Les analyses montraient indubitablement que les familles usant avec rigueur de boîtes et de jeux informatiques éducatifs affichaient un taux de sérénité dans les relations intergénérationnelles largement supérieur aux autres, l'enquête portant exclusivement sur les enfants de moins de douze ans. L'étude constatait en particulier que les familles qui avaient adopté ces deux moyens didactiques dans les trois dernières années n'avaient plus jamais recours à la fessée. L'auteur insistait néanmoins sur la nécessité de laisser aux petits des plages horaires quotidiennes de liberté totale et de ne jamais dépasser une durée de deux heures consécutives face à des écrans.

« Intéressant ! » songea Valérie, en réfléchissant à son propre comportement de mère. Trop souvent, elle se reprochait de manquer de cohérence vis-à-vis des sollicitations enfantines. Parfois, elle restait sereine, savait leur parler, les écouter, leur autorisait des temps libres bien dosés, juste composés de plaisirs ludiques. Mais d'autres fois, souvent sous l'effet de la fatigue, ses réactions s'avéraient plus vives : elle se montrait impatiente, emportée, directive, et étonnamment désagréable à l'adresse de ceux qu'elle chérissait pourtant le plus au monde. Elle n'avait aucun talent à être systématique. Et toujours, elle finissait par s'en vouloir de se laisser dominer par tant de faiblesse et de dureté.

Elle continua ses recherches avec assiduité mais rien ne lui plut. Certainement, il fallait changer les mots clés. Elle tenta différentes combinaisons reprenant le nom « boîte » et d'autres mots tels que « éducation », « comportement difficile » ou « psy ». Ce n'est qu'après avoir tapé le mot « rebelle » que son œil fut soudain attiré par le site d'une association peu banale.

Il s'agissait d'un groupe de libres penseurs qui s'opposait à peu près à toute sorte de conformisme. Le site était bien construit, agrémenté de couleurs tendres sur un fond de vert pâle. On n'y ressentait aucune agressivité dans les formes comme dans les termes. Le langage y était poli et mesuré, contrairement aux tendances actuelles qui cherchent toujours à choquer les sens pour les éveiller. Valérie se surprit à le consulter avec plaisir et calme, malgré les horreurs qu'elle put y déceler. En synthèse des menus disponibles, les auteurs critiquaient habilement le système médical, qui aliène l'esprit humain en prenant le malade en otage, vilipendaient les vaccins qui affaiblissent le corps et enrichissent les laboratoires, s'attaquaient aux nourritures trafiquées et à l'agriculture esclave des rendements. Ils éclaboussaient les institutions complices, voire instigatrices de tous ces maux, la corruption rampante, le maintien des pays pauvres dans un état de sous-développement, le commerce des armes qui

favorise la guerre, la libéralisation des mouvements financiers qui déstabilisent les grands ensembles économiques, et tant d'autres. En toute occasion, ils harcelaient l'ensemble du genre humain, automobilistes, industriels, consommateurs en tous genres, pollueurs, bourgeois, même les gauchistes, sans oublier les curés, les chasseurs, les consultants et les distributeurs d'eau. « Y a-t-il quelqu'un qu'ils aiment ? » se demanda Valérie en pouffant à voix feutrée.

Au chapitre sur l'éducation, elle commença à rire de la même manière, tant les assertions étaient ridicules. Suppôts des puissances de l'argent, maintiens de l'ordre établi, fossoyeurs de l'esprit critique, instituteurs et professeurs y occupaient une place peu recommandable. C'est seulement en découvrant, au détour d'une page, des photos affligeantes qu'elle retrouva son sérieux. Publicitairement parlant, les images d'enfants sont toujours utilisées pour émouvoir les grandes personnes : joyeuses, innocentes, coquines, pour vendre ; miséreuses et pitoyables pour attirer les dons. Dans les deux cas, il s'agit d'exploiter par le biais de scènes enfantines des sentiments exclusivement adultes, déjà présents au cœur de la cible avant leur excitation artificielle à la vue de l'image. Les concepteurs du site maîtrisaient parfaitement la technique. Valérie se trouva prise au piège sans s'en apercevoir. Tous les visages attristés d'enfants reclus au fond de leur boîte lui firent penser à son fils. Les larmes qu'elle distingua sur leurs joues noyèrent son cœur de chagrin maternel. Les mains tendues vers l'extérieur en guise de suppliques lui étaient destinées personnellement. Tous sans exception. Du coup, elle ne put s'empêcher de lire en détail le contenu de l'étude. Et à la fin de sa lecture, son opinion était acquise : ces boîtes constituaient sûrement la pire invention des temps modernes, une geôle pour corrompre l'innocence des anges, un carcan destructeur de tout esprit critique, un moyen d'altérer les corps autant que les cœurs des tout-petits, et

j'omets volontairement des épithètes autrement incorrects... Habilement confortés par des statistiques péremptoires, les concepts évoqués ne pouvaient laisser indifférente une âme confrontée à la question.

« Mon Dieu, c'est déjà l'heure ! »

Valérie réalisa soudain combien le temps avait passé. Ses recherches l'avaient absorbée au point que la journée s'était écoulée à son insu. Les ciels nuageux du bassin parisien ne permettent pas de suivre la course du soleil. Dans son cas présent, la jeune mère n'avait suivi des yeux que les mouvements du curseur sur son écran, omettant de déjeuner, déconnectée des horaires, des contraintes et du reste de l'univers, qui avait quant à lui poursuivi sa marche comme si elle n'existait pas. La nature ne s'était pas trompée : pendant tout ce temps, elle n'existait plus. L'ordinateur l'avait temporairement effacée du monde réel.

« Ecoute, ça fait du bien de prendre un moment rien que pour soi. » se dit la jeune mère pour se rassurer.

Intérieurement, elle se sentait coupable d'avoir oublié un temps ses enfants. En réalité, son esprit leur avait consacré la journée entière, mais la culpabilité est un sentiment trop profondément inscrit au fond des êtres pour être combattu seul.

Valérie se précipita en direction de l'école. Elle eut à peine le temps de saluer sa voisine de palier, d'une voix presque inaudible, essoufflée, les yeux écarquillés, les lèvres gonflées d'émotion et les joues empourprées comme si elle avait trop chaud. Une bouffée d'air frais l'accueillit à la sortie de l'immeuble. Elle emprunta le trottoir à un rythme inspiré du pas chasseur. Ses enjambées rapides et saccadées la conduisirent promptement à l'établissement scolaire où un essaim de mamans attendaient dans un bourdonnement habituel la cloche signalant la fin des cours. Valérie avait un étrange pressentiment. Une douleur légère, mais tenace, tirait son

estomac, réduisant sa capacité pulmonaire, excitant sa nervosité.

Les enfants sortirent comme d'habitude de l'école, joyeux, courant les uns après les autres dans la cour, riant aux éclats, sous le regard désabusé de la surveillante principale. Valérie rassembla promptement sa progéniture. C'est l'heure à laquelle le marathon commence : préparation du goûter, assistance aux devoirs, déjà lourds à cet âge, distribution de bains, puis cuisine du dîner, dans l'attente du retour de Georges, unique moment de convivialité familiale totale. Si, toutefois, l'ambiance est suffisamment détendue pour permettre d'en profiter pleinement. Dans ce but, Valérie veillerait soigneusement à ce que les enfants regagnent leur boîte entre deux activités.

Avant de quitter le territoire scolaire, la jeune mère voulut questionner ses fils sur le déroulement de la journée. Les deux premiers s'épanchèrent avec moult détails sur leur vie en classe, à la cantine, à la récréation, décrivant une multitude d'éléments insignifiants qui respiraient simplement la joie de vivre. Fidèle à son habitude, le benjamin se tut. Les retrouvailles s'étaient matérialisées en un long câlin silencieux, une espèce de communion charnelle gommant le traumatisme de la séparation. Les yeux fermés, il maintenait son visage levé, frottant délicatement sa joue contre celle de sa mère, les bras noués autour de son cou.

« La maîtresse a mis un mot dans mon carnet », dit-il à voix basse, sans modifier le moins du monde sa position. Valérie ne fit aucun geste mais elle encaissa cette sentence comme la sonnerie d'une des trompettes de l'apocalypse, comme l'annonce d'un malheur imminent. Elle attendit néanmoins que l'enfant relâchât son étreinte pour découvrir, comme elle le craignait, une simple convocation chez le médecin scolaire. Elle eut cette impression soudaine de s'enliser dans des sables mouvants, dont on sait que chaque mouvement accentue l'effet d'entraînement. Sûrement, elle payait là sa témérité du matin.

La semaine suivante, Valérie se présentait, suivant la requête de l'administration nationale, à l'officine du médecin chargé d'examiner le comportement de son fils. Un panneau écrit en grosses lettres indiquait : « Sonnez et entrez ». La mère s'exécuta, pour déboucher sur un couloir aux murs sales, simplement éclairé d'une ampoule accrochée au bout d'un câble. Le lieu semblait désert, tant il était silencieux. La mère et l'enfant s'avancèrent timidement, inquiets de savoir s'ils étaient au bon endroit. Le couloir donnait accès à des portes closes, sur lesquelles étaient fixés de simples écriteaux. Valérie s'approcha et lut successivement les inscriptions suivantes : « Docteur Renard », « Privé », « Toilettes » et enfin « Salle d'attente ». Elle présuma que c'était là qu'elle devait patienter et tourna la poignée.

La salle d'attente était vide. « Au moins, on n'attendra pas longtemps », se dit Valérie. Elle devisagea son fils, proprement collé à ses jambes. Sans paraître totalement à l'aise, il semblait rassuré par la présence de sa mère. Elle lui fit signe de s'asseoir près d'une table où s'accumulaient de vieux magazines ainsi que quelques bandes dessinées dont l'état délabré témoignait du nombre d'enfants qui étaient passés dans ces lieux. Machinalement, elle jeta un coup d'œil à la décoration de la pièce. Tout semblait composé à dessein pour heurter son regard d'architecte d'intérieur, une profession qu'elle n'avait jamais exercée, puisqu'elle avait rencontré Georges juste avant la fin de ses études. Des murs à la peinture écrue, dont la couleur était autant due à la saleté qu'à l'usure du temps, créaient une atmosphère désagréable de neutralité administrative, renforcée par la raideur d'une moquette aux poils ras et sombres. Quelques affiches publicitaires épinglées égayaient le style général en promouvant des marques réputées de dentifrices ou de médicaments. Par la fenêtre sans rideaux, on apercevait des peupliers secoués par le vent en premier plan d'un ciel gris et monotone. Valérie soupira

en regardant sa montre.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que le docteur Renard montre le bout de son museau. C'était un homme encore jeune, mais auquel la corpulence, surtout l'embonpoint, conférait un air d'autorité naturelle. Son visage rondouillard était avenant, mais sérieux. Valérie se dit qu'il ne devait pas rire fréquemment. Suivant son invitation, la mère et l'enfant s'installèrent dans le cabinet aux décorations austères. Les tons étaient plus blancs que dans la salle d'attente, mais restaient étonnamment froids et insipides. Comme seul tableau mural, le docteur avait affiché un diplôme de médecine psychiatrique de l'université de Besançon. Le mobilier se composait exclusivement d'un bureau, de trois chaises et d'une table d'auscultation. Aucune touche de sensibilité humaine ne venait inspirer ce décor authentiquement professionnel et on pouvait supposer que c'était à dessein.

« Alors, qu'est ce qui nous amène ce petit bonhomme ? » commença le docteur Renard d'un ton laconique.

« L'école nous a prié de nous présenter aujourd'hui à votre cabinet... », répondit Valérie à voix feutrée.

Machinalement, le docteur tendit la main vers une pile de dossiers entassée dans un coin de son bureau et saisit le premier. Il l'ouvrit et se mit à le consulter attentivement. Le silence s'installa dans la pièce. Pour ne pas déranger le praticien, la jeune femme ralentit sa respiration et évita d'avaler sa salive. Elle tourna le regard vers son fils. Celui-ci scrutait ses chaussures, immobile, l'air absent. Très lentement, il faisait pivoter ses pieds vers l'extérieur, attendant que les lacets de ses souliers glissent sur le côté. Puis, toujours au ralenti, il les ramenait dans l'autre sens, jusqu'à ce que les lacets aient repris leur position initiale. Valérie resta un long moment à l'observer, se demandant ce qui pouvait animer les pensées de ce petit cerveau enfantin.

« Je comprends », fit soudain le docteur à voix forte. « Il rechigne à

regagner sa boîte. C'est cela !... Dites-moi, Madame, votre fils est-il agité lorsqu'il rentre à la maison après l'école ?

- Non, pas spécialement.

- Alors, témoigne-t-il d'une affection exagérée à votre égard ?

- Exagérée, non, je ne dirais pas ça...

- Mais quand même, il demande des câlins, des bisous, ...

- Oui, mais pas de manière exagérée. », répartit Valérie qui commençait à trouver cet interrogatoire un peu singulier.

« A-t-il un doudou ? », reprit le docteur.

« Pas vraiment. Mais il reste très attaché à une couverture qu'il a gardée dans son lit de bébé.

- Hmm !... Intéressant. »

Sans relever la tête, le praticien notait tout, et bien plus que les réponses de Valérie. Il grattait minutieusement le dossier médical de sa plume, noircissant la feuille du fruit de ses réflexions intérieures, sans que les principaux intéressés ne sachent en quoi elles consistaient. Un jugement tacite s'opérait en direct, face aux prévenus, par le plus terrible et le moins controversé des juges, le médecin, celui qui a autorité sur les corps et sur les âmes, parce qu'il est censé maîtriser les secrets de la vie et de la mort, de la renaissance et du dépérissement, véritable sorcier des temps modernes. Et non seulement ce jugement pouvait avoir des conséquences durables sur les liens de la mère et de l'enfant, mais en outre, il n'était pas porté à leur connaissance. Valérie commençait à trouver cette attitude vraiment désagréable.

« Qu'est-ce que vous en pensez, docteur ? » demanda-t-elle respectueusement. Même lorsqu'elle le désirait, Valérie ne savait pas être impolie.

Indifférent à la requête, le docteur Renard poursuivit l'interrogatoire. Il convenait de montrer que c'était lui qui posait les questions.

« Lui arrive-t-il de dormir dans votre lit ? Ou plutôt, est-ce que ça

s'est produit dans le passé ? Quand il était petit ?

- Oui, bien sûr, mais ça ne lui arrive plus depuis longtemps. Il dort bien dans l'ensemble...

- Une question importante, cette fois, madame Piémont. Vous vous inquiétez beaucoup pour lui, non ? Je veux dire, beaucoup trop ?... » Valérie marqua un temps d'arrêt. Que signifiait cette affirmation péremptoire ? Depuis le début de la consultation, elle n'avait rien dit qui pût laisser croire cela. Et puis, pourquoi mentionner qu'il s'agissait d'une question importante, les précédentes ne l'étaient-elles pas autant ? Valérie se sentit soudain mise en accusation. Instinctivement, elle se confina dans la seule réaction de défense acceptable, telle Jésus face au Sanhédrin, le mutisme. Elle eut l'impression que les sables qui se dérobaient sous ses pieds l'avaient aspiré un peu plus bas. Elle ne savait plus que faire pour se dégager.

Pour la première fois, le docteur Renard releva la tête du dossier dans lequel il était plongé. Sa face rondouillarde se tourna vers la jeune femme et leurs regards se croisèrent. Aussitôt, le praticien baissa les yeux. Il esquissa un sourire discret de satisfaction et dirigea cette fois son attention vers l'enfant, en avançant ses épaules au-dessus du bureau. « Dis-moi, petit, elle est gentille, ta maman ? » Le garçon fut surpris. Il se trouvait soudain projeté en première ligne, sans l'écran protecteur habituellement constitué par sa mère. Il se mit à balancer les jambes d'avant en arrière, cognant du talon contre sa chaise, et releva des yeux apeurés en direction du docteur. Celui-ci répéta sa question sur un ton plus mielleux.

« Dis-moi, qu'est-ce que tu en penses ? Tu la trouves plutôt gentille, ta maman ? »

Pris au dépourvu, l'enfant dévisagea sa mère d'un œil inquiet. Valérie resta immobile, incapable de savoir comment orienter la réponse. Alors, sans desserrer les lèvres, le garçon se tourna à nouveau vers le docteur et fit un signe de tête affirmatif.

Sans raison apparente, ce simple geste donna naissance à un long moment de silence réciproque total, pendant lequel le praticien finit de noircir intégralement le dossier du petit écolier. Une dizaine de minutes s'écoulèrent ainsi, qui parurent des siècles à Valérie. L'enfant avait repris ses jeux de pieds. Le docteur s'était muté en scribouillard. Seule Valérie restait aux aguets, sentant monter en elle l'irrépressible angoisse de l'accusé pendant la phase de délibération du jury.

Le docteur Renard posa soudain son stylo avec force et se leva.

« Bien, madame, je vous remercie d'être venue. Rien de grave, rassurez-vous ! Simplement, il faut vous comporter en adulte avec cet enfant, je dirais même en mère, pas en amie. Ne cédez pas à ses caprices ! Soyez plus dure, et tout rentrera dans l'ordre. Cet enfant semble encore normal. Pour l'instant, il ne présente aucun symptôme, ni dépressif, ni d'hyperactivité. Je l'ai bien observé pendant l'entretien. En revanche, il faut absolument qu'il rentre dans sa boîte plus fréquemment, peut-être un peu plus qu'à l'ordinaire, pour qu'il s'habitue. Sinon, les symptômes risquent d'apparaître et là, vous savez comment ça se termine... »

Valérie haussa simplement les sourcils, signe que le docteur interpréta comme une marque d'ignorance.

« Eh bien, dépression, disparition, fugue, drogue, suicide... On peut imaginer beaucoup de choses. Alors, forcez-le, ou plutôt forcez-vous un peu !... »

Le médecin avait haussé la voix en prononçant les derniers mots pour renforcer l'effet dramatique. Il tendit la main à la jeune femme en ouvrant la porte de son cabinet et ajouta :

« De toute façon, il n'y a aucune contre-indication à la boîte. »

Et il partit d'un petit rire grave, les yeux plissés, tout en poussant ses clients vers la sortie.

Valérie ne sortit pas indemne de l'entretien. Certaines paroles

indélicates, prononcées de manière anodine, peuvent provoquer des blessures incurables. Se faire traiter ainsi de mauvaise mère devant son fils était un affront qu'elle ne pouvait digérer. Qu'en savait-il, ce fichu médecin, de la bonne manière d'élever ses enfants ? D'ailleurs, elle s'était comportée de manière totalement semblable pour ses trois fils et les autres ne présentaient aucune difficulté d'intégration apparente. Derrière les assertions du praticien, elle distinguait en réalité les jugements a priori de la société bien-pensante qui croit connaître l'unique chemin de la vérité.

Le soir de la consultation, elle déversa sa colère accumulée aux oreilles de Georges. Elle comptait trouver un allié attentif. En vérité, elle crut se heurter à un mur. Son ressentiment ne le touchait pas. Il était fatigué de sa journée de travail. Elle avait beau lui expliquer en détail, elle n'obtint pas les réactions souhaitées. Il bâillait, la faisait répéter, éludait les arguments, répondait par des artifices linguistiques, mélangeait le fond et la forme. Il ne faisait que l'embrouiller dans ses arguments. C'était comme si le sujet ne l'intéressait pas. Elle s'énerva, cassa un verre, cria. Rien n'y fit. Un mur ! Les murs ont le défaut d'être totalement indifférents à ce qu'on leur jette. Ainsi, quand Georges, las d'entendre sa plainte, eut la mauvaise idée de répondre par des boutades, Valérie comprit soudain combien il se foutait d'elle, combien il se foutait de leur fils, de ses problèmes de boîte et d'intégration dans la vie sociale, combien il se foutait de leurs idéaux de vie de couple qu'elle croyait avoir partagés depuis tant d'années. Pour la deuxième fois, elle se réfugia dans un mutisme révélateur d'angoisse et de colère. Elle se sentit alors bien seule au monde.

La nuit fut noire et blanche. Mille pensées terribles la hantèrent des heures durant, l'empêchant de trouver le repos auquel elle aspirait. Son désarroi face à la brusque décomposition de tous ses repères bâtis au fil des ans ne recevait en écho que le terrible sentiment du néant de son existence. Son amour pour Georges ? Mis à mal par le

précipice de l'incompréhension mutuelle. Sa confiance dans un environnement sûr et constructif ? Rompue sous les attaques des représentants des institutions censées l'assurer. Ses rêves d'un avenir lentement mûri dans la paix et l'amour familial ? Evanouis dans les brumes de la solitude intérieure. Toutes les fondations de sa vie affective semblaient céder d'un coup sous le poids d'une désillusion trop flagrante. Toutes, sauf son incommensurable amour pour ses enfants.

Ce fut aussi la nuit où Valérie redécouvrit que Georges ronflait. Dès leurs premières nuits communes, encore étudiants, il avait manifesté des capacités sonores aussi impressionnantes que la rapidité avec laquelle il somnait dans le sommeil. Valérie avait à peine le temps de se remettre de leurs ébats amoureux qu'il chantait déjà la litanie grave et répétitive du dormeur insouciant. Toute remplie d'indulgence, elle s'était amusée à comparer ces rythmes pourtant désagréables aux murmures des respirations du plongeur en eaux profondes. Elle avait sifflé, l'avait poussé gentiment, puis plus ostensiblement, toutes les nuits. En vain ! Mais, le temps est le meilleur ami des combattants de la paix, il érode tous les angles du monde matériel, il adapte tous les êtres aux conditions durables. Valérie s'était habituée à ces ronflements. Elle avait appris à s'endormir malgré eux, à ne plus les entendre. Elle avait même fini par oublier que Georges ronflait.

Cette nuit-là, en revanche, Valérie revivait ces impressions du passé exhumé comme une agression délibérée de Georges à son égard. Elle réalisa soudain qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle le détestait. Les heures passant, l'idée de rester allongée à ses côtés lui devint progressivement insupportable. Ce fut comme un déclic mécanique au fond de son cerveau. Elle eut beau tenter de se raisonner, de renouer avec son indulgence naturelle, d'observer avec angoisse les changements qui s'opéraient en elle, il fallait qu'elle se lève, qu'elle quitte sur le champ le lit matrimonial.

Valérie s'allongea sur le canapé, armée d'une simple couverture de viscose. Mais le sommeil l'avait définitivement désertée. Un long moment, elle rumina sa colère en changeant fréquemment de position. Pour se détendre, elle se prit à bloquer sa respiration et à la détendre d'un coup. Ou alors, elle contracta à plusieurs reprises les muscles du dos et des épaules pour éprouver la libération de leur relâchement progressif. Elle chercha péniblement des pensées positives. En fait, elle songea d'abord à ses enfants, puis à l'institutrice, enfin au docteur. Finalement, elle se souvint de l'association rencontrée quelques jours plus tôt sur internet. Là, elle avait des alliés. Là, elle pouvait se confier sans retenue.

Alors, sans bruit, pour ne pas troubler la maison endormie, elle quitta sa couche improvisée et se précipita jusqu'à l'ordinateur. En un clin d'œil, elle eut rejoint le site désiré. Un dernier scrupule l'envahit, une peur de franchir une frontière interdite, au-delà de laquelle elle ne retrouverait pas sa vie d'avant. Sa salive réclama une tasse de thé, mais elle écarta l'idée promptement. Non, c'était fini, ce temps où elle temporisait toujours avant d'agir ! Ce thé, c'était pour elle un moyen d'hésiter, de repousser bêtement une décision tranchée. Il était enfin venu, le jour des certitudes. Finis les doutes ! Elle avait quelque chose à dire et rien ne l'arrêterait. Alors, à l'image de ces psychiatres américains qui prônent la parole abrupte et crue comme moyen d'exorciser les peurs, elle se jeta corps et âme sur ses frustrations et leur tordit le cou sans pitié.

Rien ne fut épargné. Elle raconta en détail aux internautes du monde entier ses problèmes de boîte, d'enfants, d'institutions malveillantes, de mari distant. Les mots coulaient littéralement de ses doigts libérés, sans entraves, sans vergogne. Des anecdotes passées, oubliées, mal digérées depuis tant d'années lui revinrent en mémoire et elle les déversa en vrac aux lecteurs inconnus. Tout prenait sens dans sa tête, rien n'était plus innocent. Elle vivait une extase magnifique, comme elle n'en avait jamais connue, celle du bagnard

qui brise tout seul ses chaînes, du banni qui revient au pays, de l'enfant qui apprend à parler.

Libérée ! Décomplexée ! Excitée, jusqu'au matin ! Incapable de retrouver le sommeil quand elle ferma définitivement l'ordinateur et regagna le canapé ! Heureuse ! La nuit offre à ceux qui errent des révélations magnifiques, simple reflet des temples spirituels qui logent au fond de leur âme. Mais, ceux qui ont vécu ce genre d'extases nocturnes savent que celles-ci s'évanouissent en halo dès les premiers rayons du jour. Ce fut aussi le sort réservé à Valérie. Ses réflexions semblèrent moins évidentes au petit matin. Mais l'essentiel était fait : dans le plus grand secret, elle avait hurlé au monde ses croyances et ses idéaux de respect de l'enfant. C'est donc avec une ineffable joie qu'elle décida de voir Christine. C'était un mercredi. Les garçons n'avaient pas classe mais Georges irait au bureau. Ce serait la journée parfaite.

« J'ai pris de grandes décisions, tu sais. De grandes et sérieuses décisions. A commencer par prendre moi-même les décisions qui me concernent... »

Christine se taisait, écoutant attentivement son amie. Son visage restait impassible, ne manifestant ni joie, ni peine, ni étonnement, ni désaveu, ni aucune autre des réactions que Valérie aurait attendues, voire espérées, de sa part. Celle-ci lui avait tout raconté. Posément, méthodiquement, elle avait relaté avec minutie le fil des événements qui s'étaient déroulés les jours précédents. Son récit était fluide, ses explications limpides, ses avis motivés, sa révolte sincère, ses sentiments exprimés avec une extrême justesse. Valérie s'était étonnée elle-même par son éloquence, qu'elle croyait nulle. Pourtant le regard de Christine demeurait froid et vide. Elle ne semblait pas voir les magnifiques ailes multicolores qui avaient miraculeusement poussé dans le dos de son amie, célébrant ainsi la mort d'une chrysalide enfin arrivée à son terme. Elle n'entendait pas le nouveau

chant de vie qu'elle claironnait d'une voix haute et libre au monde entier. Elle ne ressemblait pas à la Christine de ses pensées.

Valérie se tut et regarda autour d'elle. Le soleil éclairait cette après-midi de printemps d'une douce lumière. Les oiseaux, de retour après quelques mois d'absence, manifestaient bruyamment leur présence en chantant et virevoltant dans les arbres aux feuillages renouvelés. Dans le parc, les enfants faisaient de même. Dans leur jeu, l'un d'eux courait les autres jusqu'à ce qu'il en attrape un qui devenait à son tour le poursuivant. Chasseur et gibier couraient également en poussant de grands cris, en riant aux éclats, se poursuivant assidument, traçant des trajectoires compliquées, risquant des virages serrés, pour éviter d'être pris, n'abandonnant jamais, inépuisables et concentrés. Leur jeu semblait plus intense que toute autre activité, plus vrai que la vie. Et puis, inévitablement, le plus petit, incapable de rattraper ses frères, s'effondrait soudain en larmes après plusieurs minutes d'impuissance ludique, hurlant son désespoir devant l'injustice du sort qui voulait qu'il ne puisse rivaliser en vitesse avec ses aînés. Tout son corps exprimait l'abattement, tout droit, les bras pendants, les épaules voutées, le regard braqué vers le sol. Alors, pris de pitié, et désireux que le jeu reprenne, un frère se rapprochait ostensiblement, se laissait toucher sans difficulté, feignant simplement un geste d'échappement, et les larmes disparaissaient comme par enchantement, cédant la place à un rire tout frais, encore mêlé de sanglots, et à une course effrénée pour échapper au danger imminent d'être repris.

Valérie les observait avec tendresse, en goûtant ce bonheur simple. Pas de boîtes, pas de consignes, pas de fâcheux pour lui dire que ses enfants gênaient, qu'ils faisaient trop de bruit, trop de mouvements, que leur jeu dérangeait les parterres de pigeons caquetant, que leur attitude contrevenait à l'ordre établi par la coutume ancestrale, qui veut que chacun dans la cité condamne chez son voisin ce qu'il ne s'autorise pas à faire lui-même.

« Tu penses que tes enfants sont heureux ? »

Christine avait rompu le silence. Valérie fut si surprise qu'elle fit répéter la question.

« Je disais, tu penses que tes enfants sont heureux ? »

Seul le petit nez de Christine s'agitait quand elle parlait. Tout le reste de son visage, son regard, ses cheveux bouclés, ses joues, son front, son menton, restaient immobiles, comme dirigés vers un objet d'attention invisible. Le ton de la voix était si sec que Valérie perçut instinctivement l'agression verbale, sans toutefois en comprendre le sens. Christine avait beau être son amie, sa meilleure, peut-être sa seule amie, elle n'avait pas l'intention de se soumettre. Elle voulait se battre. Son combat méritait qu'elle se mesurât au monde entier si nécessaire.

« Mais, tu ne m'as pas entendue, ce n'est pas le sujet.

- Quel est le sujet, alors ? Qu'y a-t-il d'autre, de plus essentiel, que le bonheur de tes enfants ? Tes scènes de ménage avec Georges ? Tes illusions de liberté retrouvée ? »

Christine était habile. Habile et provocatrice. Habituee des débats et des pétitions, elle maniait le verbe avec précision.

« Pas du tout ! Je te parle de problèmes de boîtes qui conditionnent, qui enferment, ...

- C'est ce que tu crois ! Mais depuis ce matin, tu ne parles que de toi. Pas de tes enfants, de toi ! Tu restes au centre de ton monde. »

Valérie voulut se défendre mais les mots lui manquaient. Malgré sa volonté de maîtriser le débat, sa réaction vira à l'agressivité sans même qu'elle s'en rende compte.

- S'il te plaît, calme-toi ! » reprit Christine. « Je dis les choses telles qu'elles sont. Je te connais. Crois-moi, je suis parfaitement heureuse que tu aies vécu cette révélation, que tu te libères un peu de l'emprise de Georges, que tu redeviennes plus en harmonie avec toi-même. Tu changes de cap. Super ! Mais, attention, je ne suis pas sûre que tu choisisses la bonne direction... »

Christine ne s'était pas emportée. Elle conservait un niveau de voix étonnamment mesuré. Ses propos étaient francs, directs, durs, mais sans colère.

« Tu dois te diriger vers une voie qui te corresponde définitivement », continua-t-elle, « pas en fonction de l'humeur du jour. Jusqu'à présent, ton comportement à l'égard de tes enfants était dicté par la norme inspirée de ton mari. Petitement ! Sans réel amour ! A présent, ce n'est pas ta révolte soudaine qui doit guider tes actions de mère, c'est ton cœur. »

Valérie percevait mal ce jugement. Sans réponse, elle fit mine de plier ses affaires pour quitter le parc.

« Mais enfin, Valérie, regarde-toi ! Tu enfermes tes enfants dans de minuscules prisons. Tu les portes tous les jours à des écoles où on les maltraite, où on détruit chaque jour leur nature simple et spontanée pour modeler leur âme de futurs citoyens. Tu les éduques selon le modèle mille fois répété par la morale et l'habitude ancestrale, respectant des principes millénaires qui n'ont qu'un but, celui de soumettre leur volonté à la loi du plus fort. C'est pour cela que tu n'exprimes tes sentiments qu'à demi-mots, de peur de découvrir combien tu tiens à eux. Finalement, ton amour pour tes enfants semble moins important que le jugement des autres. Moi, si j'étais à ta place, ma vie n'aurait d'autre sens que de leur donner du bonheur, de la joie, des rires. Ensemble, nous pourrions vaincre la morosité de ce monde gris grâce à la puissance de nos soleils intérieurs. Chaque instant passé en commun serait vécu pleinement. Chaque minute, j'inventerais mille idées aussi folles les unes que les autres pour rendre la vie inoubliable : on profiterait de toutes les activités disponibles, on courrait, on nagerait, on patinerait ensemble, on rirait de chaque situation, des films drôles aux attitudes les plus ridicules des grincheux, on mangerait des glaces tous les après-midis au parc, je leur apprendrais à jouer à tous les jeux de cartes existant au monde, on ferait de la musique ensemble, on

inventerait des pièces de théâtre. Et puis,... Et puis, je les embrasserais à longueur de journée, je leur ferais des câlins le soir pour qu'ils s'endorment, je consolerais tous leurs chagrins contre mon cœur. Et si leurs pleurs sont dus à un caprice, c'est avec un plaisir total que j'y céderais, malgré tout ce qu'en pensent les prêcheurs de la bonne éducation, juste pour qu'ils essuient leurs larmes contre mon épaule. Et qu'ils n'hésitent pas à me réveiller les nuits de cauchemars, qu'ils viennent dormir dans mon lit s'ils ont peur du loup ou d'un monstre, je les accueillerais toujours avec bonne humeur. Je leur dirais sans cesse qu'ils sont beaux, qu'ils sont forts, et intelligents, parce que tous les enfants le sont et qu'il faut qu'ils le sachent. Si j'étais à ta place, mon cœur ne battrait que pour eux...

- Oui, mais tu n'y es pas. Et tu n'y seras jamais, Christine, parce que tu ne peux pas en avoir et tu le sais... »

Cette phrase lâchée sans réfléchir retentit comme un coup de tonnerre. Malgré sa colère, Valérie se mordit les lèvres d'avoir prononcé ces mots.

Christine baissa les paupières, se frotta un œil et reprit à voix basse, lentement et posément :

« Je le sais. Je n'ai pas ta chance. Je voulais juste t'aider à apprécier ton bonheur... »

A partir de ce moment-là, et pour la troisième fois, Valérie s'enferma dans un mutisme qui en disait long.

Une demi-heure plus tard, les deux femmes se quittaient. Christine s'éloigna discrètement de son côté. Valérie fit signe aux enfants d'abandonner sur-le-champ leurs activités ludiques. Le soleil commençait à baisser derrière les grands arbres environnant l'aire de jeux. Depuis qu'elle avait prononcé sa sentence malheureuse, Valérie n'avait plus décroché un mot. Après un temps d'arrêt, une longue respiration silencieuse, son amie avait repris son discours,

petit à petit, évoquant d'abord des généralités, sur l'éducation, la famille, les médias, puis plongeant progressivement au cœur d'idées plus spécifiques, novatrices, profondes, à la fois intelligentes et pratiques, tirant ses références de l'actualité politique ou littéraire. Dieu sait combien Valérie aurait voulu l'accompagner dans cet exercice oratoire, échanger avec elle des réflexions originales sur le sens de cette existence bridée, avoir l'illusion de comprendre le monde comme un tout, dont les parties s'entrelacent et se contrôlent inévitablement, et puis sentir qu'elle touchât au précipice de la connaissance humaine, cette espèce de frontière que les hommes repoussent sans cesse au fur et à mesure que l'Histoire les propulse en avant et au-delà de laquelle les attendent des trésors inviolés de savoir et de conscience. Mais comment dialoguer après des mots impardonnables ? Et puis, pouvait-elle rivaliser avec Christine, qui pratiquait à longueur de temps les cercles de pensée, les associations internationales, les cafés d'artistes, la lecture des derniers auteurs, des journaux en vogue et des traités universitaires, pendant qu'elle, insensiblement, gaspillait sa jeunesse à remplir les tâches routinières d'une famille établie ?

« Allez, dépêchez-vous ! » cria-t-elle à ses enfants qui rechignaient à abandonner leur jeu.

Pour accélérer le départ, Valérie emballa ses affaires et se dirigea vers la sortie du parc.

« Je m'en vais ! » s'exclama-t-elle sans se retourner.

Elle entendit dans son dos les cris excités des petits qui prenaient conscience que leur mère ne les attendait plus, suivis de bruits de course rapide à sa poursuite. Valérie se débattait dans ses pensées. Elle franchit le porche d'entrée du parc pratiquement sans s'en rendre compte. Elle ne pouvait s'empêcher de ressasser sa situation nouvelle, ses doutes, la réaction ambiguë, accusatrice même, de Christine. Les changements qui s'opéraient en elle provenaient-ils d'une volonté objective de nouveauté, d'authenticité ou n'étaient-ils

que le fruit d'une illusion passagère ? Georges lui reprochait fréquemment d'être rêveuse et inconstante. Comment savoir si un bourgeon apparu dans la nuit prend racine au cœur de l'arbre, gorgé de sève et solidement ancré, ou s'il repose sur un rameau malade et sans avenir ? Certaines conversions subites sont connues pour être le résultat d'une lente maturation, invisible aux yeux des hommes, étalée sur des dizaines d'années, et soudainement révélée par un phénomène d'apparence anodine. Un volcan n'explose-t-il pas après des siècles de montée en pression, de bouillonnement intérieur, jusqu'au point de saturation entraînant l'ascension rapide de la lave dans le conduit ? On le croit éteint, on bâtit sur ses flancs, on visite son cratère sans crainte et tout d'un coup, le voilà réveillé, en pleine activité, terrorisant hommes et bêtes, détruisant toute vie sur son passage, réalisant enfin son destin essentiel de volcan.

Arrivée à sa voiture, Valérie regarda à l'intérieur. Les trois petites boîtes étaient bien alignées sur le siège arrière, convenablement attachées pour prévenir tout accident. Elle exhiba les clés de son sac et se retourna. Elle vit les deux aînés sur ses talons, gambadant légèrement le long du trottoir en chahutant du bout des doigts.

« Ben... où est votre frère ? » demanda-t-elle étonnée.

Les deux enfants esquissèrent une moue innocente en écartant les bras, faisant mine de chercher autour d'eux. Valérie eut un mouvement d'humeur.

« Mais, ce n'est pas vrai, qu'est-ce qu'il fait encore ? », murmura-t-elle pour elle-même. Comme d'habitude, c'était lui qui n'avait pas compris, il n'avait pas suivi, toujours lui !

Pour éviter de revenir sur ses pas, elle hurla son prénom dans la rue. L'entrée du parc n'était pas à cent mètres. Les passants alentours manifestèrent leur désapprobation en détournant les yeux de leur trottoir machinal. Certains modifièrent même leur allure pour la toiser. Valérie sentit ces regards se poser sur ses épaules déjà meurtries de tant de jugements injustifiés.

« Bon, je vais le chercher, restez ici. » dit-elle d'un ton agacé, à l'adresse des aînés. Elle avança de dix pas sur le trottoir, frappant le sol d'un talon énergique et s'arrêta brusquement :

« Non, suivez-moi ! » ordonna-t-elle. Il ne manquerait plus qu'il leur arrive quelque chose pendant son retour au parc. Sans s'en rendre compte, Valérie avait crié. Les enfants écarquillèrent les yeux. Leur expression reflétait la surprise mêlée de crainte qu'ils affichent toujours lorsque leurs parents les violentent injustement. Valérie mesura l'incohérence de sa réaction. Elle prit une grande inspiration. Décidément, pensa-t-elle, les événements se liguèrent contre elle pour entraver son émancipation bourgeonnante. Mais une voix intérieure lui murmurait que l'enjeu n'était pas celui-là, qu'un danger bien plus grave la menaçait, un danger dont elle se remettrait difficilement, après bien des épreuves et des larmes, et un interminable temps de pénitence au cours duquel faute et punition se confondraient en un long chemin de souffrance. Une incontrôlable bouffée d'angoisse l'envahit subitement. Instinctivement, elle se mit à courir sur le pavé, les deux enfants à ses trousses.

Elle franchit le porche et s'arrêta net, le souffle court. Le parc était entièrement vide. Valérie resta immobile, fit un tour d'horizon du regard. Les longues ombres des peupliers envahissaient progressivement l'espace déserté, dessinant leur silhouette inquiétante de géants aux mille bras, rafraichissant l'atmosphère. Quelques dizaines de pigeons, groupés tels un parterre fluide, entamèrent un mouvement concerté de décollage. Le bruit des claquements d'ailes en cadence fit sursauter Valérie. L'envol programmé se transforma en un simple bond de quelques mètres et le cortège gloussant reprit sa forme et son attitude initiales, sans considérer les trois humains qui les avaient suivis du regard.

Valérie leva les yeux au ciel. Le soleil poursuivait lentement sa descente vers l'horizon. Les ombres s'allongeaient inexorablement. Valérie appela l'enfant par son prénom, à plusieurs reprises et de

plus en plus fort. En guise de réponse, elle ne reçut que le silence. Le silence et les ronflements ininterrompus de la ville toujours indifférente aux drames qui se déroulent à chaque minute en son cœur. Le timbre de sa voix devint de plus en plus inquiet. Au troisième cri, les pigeons décidèrent de s'éloigner. Ils déployèrent prestement leurs ailes et s'envolèrent gauchement dans le ciel fraîchissant du début de soirée.

Valérie demeurait abasourdie. Comment son fils avait-il pu s'évanouir aussi rapidement ? Elle ne pouvait pas y croire. Mais quand, après plusieurs minutes d'attente figée, elle prit soudain conscience de sa disparition, l'inquiétude vira à la panique. Elle se mit à courir dans tous les sens, inspectant toutes les extrémités du parc, fouillant tous les recoins, revenant sur ses pas, appelant constamment et d'une voix sans cesse plus désespérée, toujours suivie de ses deux rejetons qui ressentaient instinctivement la tension grandissante. Lorsque le soleil disparut derrière les toits des immeubles, l'air changea. La lumière devint pâle. Sans s'en rendre compte, Valérie tremblait de tout son corps.

S'il ne l'a vécu, personne ne peut imaginer la détresse d'une mère qui perd son enfant. Si, en outre, la mère se sent coupable de son départ, toute envie de vivre cesse d'un coup. C'est une part d'elle-même qu'on lui enlève, ou plutôt qu'elle a tuée involontairement. Et comment pourra-t-elle justifier ce malheur devant ses proches, devant le tribunal du monde ? Après une heure de recherches vaines, courant, criant, trainant à bout de bras sa progéniture fatiguée, Valérie s'écroula sur un banc de bois. Elle ne distinguait plus clairement les objets dans le parc. Elle comprit que, malgré ses efforts pour retenir le temps, la nuit gagnait la partie, envahissant chaque recoin de l'espace terrestre, la nuit terrible et angoissante au cœur de laquelle mille dangers peuvent surgir pour un petit être inexpérimenté. Elle fut saisie d'un irrépressible hoquet qui secoua tout son corps. Entourée de ses aînés aux regards incrédules,

désormais impuissante, Valérie posa ses mains sur ses joues et commença à déverser le fond de son âme en longues larmes inconsolables. Elle pleura infiniment, face à la nuit, comme un enfant abandonné, sans retenue, précisément de la manière dont elle imaginait que son fils pleurerait au même moment.

« Bon, alors, qu'est-ce qu'elle raconte, la mère ?

- Elle est complètement effondrée, Monsieur le Commissaire. Elle raconte une histoire confuse. »

Debout dans l'entrée de l'appartement de Georges et Valérie, le Commissaire et l'inspecteur chuchotaient pour ne pas divulguer de soupçons. Le premier, en particulier, au physique rondouillard et au tempérament volubile, avait peine à tempérer ses ardeurs verbeuses, que renforçaient sa gouaille naturelle et son accent rocailleux.

« Bon, on a confronté le témoignage des autres enfants ?

- C'est pareil, Monsieur le Commissaire, ils sont un peu paniqués. En gros, ils racontent une disparition subite et spontanée.

- Bon, la fugue ?

- Non, Monsieur le Commissaire, il n'a que 6 ans. Tempérament plutôt introverti. La piste est peu probable.

- Attention, si c'est un enlèvement, on ne rigole pas ! Le gouvernement a promis des sanctions rapides et sans appel à l'encontre des voleurs et violeurs d'enfant. Ça plait à l'opinion, de nos jours. C'est vendeur... »

Ce disant, le Commissaire émit un petit rire discret. L'inspecteur lui répondit par un sourire poli. Le Commissaire reprit :

« A propos, les journalistes ?

- Pas encore prévenus, Monsieur le Commissaire. A mon avis, ils ne vont pas tarder.

- Bon, c'est déjà ça. Où est la mère ?

- Assise sur le canapé du salon. »

Le Commissaire jeta un œil dans la pièce. Valérie, avachie sur le

divan, offrait le spectacle pitoyable d'un être abandonné à son désespoir le plus profond, pleurant à grands bruits, sans mesure, au milieu d'inconnus fouillant son salon, inspectant ses meubles et ses objets divers et entourée de ses enfants inquiets autant qu'impressionnés. Après un temps de silence, l'inspecteur continua : « On est en train d'étudier le déroulement de ses dernières journées. On attend aussi le retour de son mari d'ici peu... »

- A-t-on déclenché le dispositif de recherche ?

- Pas encore, Monsieur le Commissaire, on est en train de contacter la brigade d'intervention. D'ici une heure, environ, ils iront fouiller le parc à la recherche d'indices. On envisage de dresser des barrages avec des portraits du gamin.

- Dépêchez-vous, bon sang, ça disparaît vite, un violeur !...Bon, laissons continuer les enquêteurs, allons prendre un café. »

A leur retour, une heure plus tard, le tableau n'avait guère changé. Valérie pleurait désormais dans les bras de son mari, qui semblait plus gêné qu'attristé de la situation. Les deux enfants avaient regagné leur boîte, à l'emplacement habituel, devant le poste de télévision. Sur le côté, une troisième boîte, aux battants grand ouverts, traînait là, désespérément vide, comme boudée par son occupant, inutile.

« Bon, je vais interroger la mère. Faites le tour des indices relevés et informez-moi s'il y a quelque chose d'intéressant. Pour l'instant, tout est ouvert. »

Le Commissaire alla se poster face au canapé. Georges et Valérie levèrent la tête. Bien campé sur ses courtes jambes, le policier restait droit, immobile, le regard naturellement introspectif et le ventre en avant. Il attendait muet que le couple se décidât à entamer le dialogue. En tant que professionnel, il se devait d'afficher un calme inaltérable, pour témoigner qu'il maîtrisait parfaitement la situation. Cette maîtrise ne signifiait pas qu'il retrouverait l'enfant, certainement pas, mais juste qu'il saurait répondre aux sollicitations

et aux opportunités de l'enquête dans l'ordre de priorité qu'elles méritaient. Un bon policier n'était pas celui qui résolvait les énigmes. Le facteur chance était d'une importance incomparable pour un tel résultat. Non ! L'ambition du grand professionnel consistait, selon lui, à appliquer la méthode scientifique avec une rigueur totale, indiscutable. Ainsi, il ne pouvait échouer par pure erreur, maladresse ou négligence. Certes, il arrivait que des enquêteurs de petite envergure, ceux qui privilégient les sentiers aux boulevards, ceux qui choisissent par pure intuition des pistes pourtant peu crédibles, résolvent des énigmes avec brio. C'est même ceux-ci que portaient aux nues les médias ignorants et stupides, parce qu'ils avaient su triompher très rapidement d'obstacles apparemment insolubles. Mais un tel succès ne pouvait pas se reproduire indéfiniment. Le besoin de rigueur ne l'autorisait pas. Un jour ou l'autre, un tel comportement provoquerait des désastres évitables par simple application des méthodes et des procédures éprouvées. Evidemment, leur popularité faisait envie, juste pour satisfaire un besoin de reconnaissance bien naturel. Mais n'était-il pas plus grand encore de répondre au vrai défi de l'humanité, la recherche des principes essentiels ? Résoudre une énigme n'avait aucune valeur comparé à la démonstration irréfutable d'une théorie bien conçue. Ramener un enfant à une famille, attraper un criminel, retrouver un magot causaient un peu de joie aux offensés, mais rien qui puisse passer à la postérité. Etablir un principe, une loi inaliénable, voilà qui permettait de faire progresser l'humanité entière sur le chemin vers l'absolu. Et cela était incontestablement le fruit d'une vie de travail appliqué, soigné, consciencieux à l'extrême, pas le résultat d'un coup de chance passager ou d'un flair irrationnel. Ce raisonnement, la masse ne pouvait l'entendre, mais combien plus comptait le seul jugement de l'élite à ses yeux !

Après un moment, ce fut Georges qui brisa la glace :

« Du nouveau, Commissaire ? »

Ce dernier avala sa salive bruyamment. Il s'apprêtait à répondre quand l'inspecteur s'approcha discrètement, lui saisit le bras et l'entraîna à l'écart, pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Les battements de cœur de Georges et Valérie s'accéléraient d'un coup. Ils avaient dû trouver quelque chose. Le commissaire revint rapidement, un sourire au coin des lèvres.

« Vous l'avez retrouvé ? » demanda le père inquiet.

« Pas encore, malheureusement. Juste quelques indices... »

Ce disant, le Commissaire se tourna vers Valérie :

« Dites-moi, madame, y avait-il dans le comportement de votre fils des réactions imprévisibles, discutables, énervantes ? »

Incapable d'articuler, la jeune mère fit un signe négatif de la tête.

« Je répète ma question d'une autre manière, madame. Avez-vous constaté, ces derniers temps, des événements dans la vie de votre fils qui auraient pu vous ennuyer, ou vous porter préjudice ? »

Valérie pensa à son enfant avec émotion. A nouveau, elle tourna la tête de côté en guise de réponse.

« Mais vous l'avez bien emmené chez le pédopsychiatre, il y a deux jours. Qu'est ce qui justifiait cette visite ? »

Valérie se sentit prise en défaut. Georges la dévisagea de son regard froid.

« C'était à la demande de l'école... Je ne sais pas pourquoi. D'ailleurs ça n'a rien donné.

- Ça faisait quand même suite à une discussion de votre part avec l'institutrice. Une discussion étrange, d'après ce qu'elle vient de rapporter.

- Non, il n'y a rien d'étrange. C'est à cause de sa boîte. Je voulais savoir si on pouvait augmenter la taille... »

La voix de Valérie s'était bizarrement modifiée. L'inquiétude l'avait fait muer en une sorte de tintement au timbre argentin et au débit accéléré. Valérie souhaitait argumenter son discours lorsque l'inspecteur se présenta à nouveau auprès de son supérieur avec un

message urgent. Le commissaire s'éloigna, écouta et on l'entendit rire à voix feutrée. Georges ouvrit de grands yeux d'étonnement, regarda sa femme inquiète, puis à nouveau le commissaire qui avait repris sa position initiale.

« Commissaire, expliquez-vous ! Que signifient toutes ces questions ? »

Le policier ne considéra pas la demande, ni même le personnage et entreprit de poursuivre son interrogatoire.

« Oui, une simple question de boîte... On vous a quand même vu à deux reprises ce jour-là arborer une attitude bien singulière. Votre voisine de palier, et puis un voisin du quartier, en voiture, vous ont vue avec un comportement de folle, c'est ce qu'ils disent précisément tous les deux, de folle... Ça m'étonnerait que ce soit juste une question de boîte.

- Mais si, vous ne comprenez pas. » Valérie ne parlait plus, elle criait à voix basse, la gorge pleine de sanglots. « Il ne mangeait plus, il ne parlait plus, à cause de cette boîte. Mon mari peut vous le dire, il fallait faire quelque chose...

- Et quoi donc, madame... ? »

Georges allait s'immiscer dans le dialogue lorsque l'inspecteur vint pour la troisième fois révéler des éléments de l'enquête. Pour la troisième fois, le commissaire s'écarta et revint le sourire aux lèvres.

« Madame, je n'ai pas encore bien compris le motif de vos actes, mais vous feriez mieux de nous dire la vérité. Qu'est ce qui vous a rendue, disons, folle, ce jour-là ?

- Mais rien, enfin. Il ne s'est rien passé ce jour-là, à part ma rencontre avec l'institutrice.

- Rien ?

- Mais non, rien, je le jure !

- Vous jurerez plus tard, madame. On m'apprend que vous avez consulté sur internet un site contestataire interdit dans notre pays.

- Comment ? »

L'interjection avait été poussée par Georges, le pauvre Georges qui assistait impuissant à la mise en accusation de sa femme pour un crime encore insoupçonné. Le commissaire haussa soudain le ton.

« Oui, madame, un site contestataire ! Pire que cela, vous y avez écrit ce matin même un pamphlet révolutionnaire que nos services vont s'empressez de décoder. Je suis bien persuadé que les indices qu'on y trouvera nous fourniront la clé de l'énigme, oui, comprenez-moi bien, le motif ! Parce que c'est tout ce qui me manque à présent. »

Il est des papillons qui se brûlent les ailes dès leur sortie du cocon. A peine envolés, leur enthousiasme les conduit vers la première flamme, vers le premier bûcher. Des mois d'attente silencieuse se soldent par quelques minutes de liberté insouciantes, closes par le manque de clairvoyance et d'expérience.

Valérie eut l'impression que seul un miracle pourrait la sauver. Un miracle comme il n'en existe que dans les mauvais livres, quand l'histoire magnifie soudain et contre toute logique celui qu'elle crucifiait un instant auparavant. Et étonnamment elle pensa que ce miracle ne pouvait pas se produire, justement parce que sa vie n'était pas un roman. L'auteur de l'Histoire, s'il en est un, ne sauve pas ses héros. Au contraire, il les fait tous périr avant la fin, dans des conditions parfois insupportables. C'est pourquoi elle décida de ne pas lutter. Oui, elle avait certainement fauté, fauté inconsciemment, en se croyant guidée par le bien, fauté d'avoir voulu soulager son fils du poids de l'éducation dirigée, fauté de s'être opposée aux doctrines des institutions, fauté d'avoir voulu se libérer des chaînes qu'on lui avait posées dès sa plus tendre enfance, ces mêmes chaînes qu'elle souhaitait voir enlever à ses fils, pour qu'ils goûtent à cette merveilleuse illusion de vivre selon leur propre cœur.

Ding dong ! La sonnette de la porte d'entrée retentit. Valérie ne l'entendit même pas. Assise sur le canapé du salon, elle attendait

impassible que le commissaire l'informe de la suite de l'histoire. Dans un simili brouillard, elle distingua une tête blonde à l'entrée du salon. A ses côtés, un enfant lâcha la main qu'il tenait pour se précipiter vers elle. Un cri s'échappa de ses lèvres : maman ! Comme dans un mouvement ralenti, elle eut juste le temps d'écarter les bras pour recevoir le bambin contre son sein et sentir son visage écrasé de mille baisers enfantins. Elle perçut également l'éclat de joie de ses aînés toujours enfermés dans leur boîte et exprimant leur bonheur de retrouver leur petit frère.

Valérie reprit conscience à cet instant. Le temps semblait s'être arrêté. Tout mouvement avait cessé dans la pièce. Les regards des êtres convergeaient fixement vers la mère et l'enfant, étroitement unis dans une étreinte fusionnelle. Comme à son habitude, celui-ci fermait les yeux et frottait son visage contre la joue de sa mère en un inimitable câlin d'amour. Sans rien comprendre à la nouvelle donne, Valérie esquissa un rire, un rire irrépressible, qui s'amplifia progressivement, au point d'envahir toute la pièce, de bousculer tous les faux-semblants et les non-dits qui s'y étaient introduits, un rire franc, honnête, libérateur, sans honte et sans retenue, un rire qui se moquait bien des soupçons du commissaire, des cancanes du voisinage et des jugements de Georges, un rire exhumé directement du fond encore pur de son cœur, un rire de folle. Elle entendit son fils éclater avec elle et se sentit encouragée. Alors, sans cesser de rire, elle regarda autour d'elle. Elle vit le commissaire, grave et mécontent, l'inspecteur à ses côtés, puis tous les enquêteurs, désormais oisifs, abandonnant leur champ d'investigation, comme insensibles à son bonheur, ses garçons coincés dans leur boîte qui agitaient les mains en direction de leur frère, enfin Georges, qui la toisait les yeux écarquillés à travers ses épaisses lunettes, comme abasourdi, son visage fin et triangulaire en forme de point d'exclamation sans point. Et puis, face à elle, Christine, le sourire jusqu'aux oreilles, la seule à sembler partager son bonheur parfait,

celui du retour de l'enfant perdu auprès de sa mère, celui du retour de la joie au sein de la famille.

Christine s'agenouilla devant Valérie, lui prit les mains et dit :

« Je viens de tout expliquer aux policiers. J'avais oublié un gant au parc. Je suis revenue et j'ai retrouvé ton fils à proximité, à moins de deux cents mètres de l'endroit où nous étions. C'est une chance ! »

Sans lâcher son enfant, Valérie enlaça son amie. Ce fut le début d'une longue étreinte à trois, une étreinte qui englobait finalement ceux que Valérie avait de plus chers au monde. Une étreinte dont était exclu le monde réel. Tout en riant, la voix encore pleine de sanglots, elle trouva la force de murmurer :

« Et ton gant, tu l'as perdu ? »

- Non, je l'ai retrouvé également. Il était resté sur le banc. »

Valérie réfléchit et ajouta simplement :

« Avec tout le temps que j'ai passé à fouiller ce parc, c'est quand même surprenant que je ne l'aie pas vu. »

A ce moment-là, le commissaire interrompit la scène et fit signe qu'il voulait interroger Christine. Celle-ci se rendit de bonne grâce à cet entretien. Georges reprit la parole. Il avait depuis un certain temps le fort sentiment d'être exclu de l'action, comme marginalisé chez lui.

« Bon, maintenant, petit, tu vas rejoindre ta boîte. Allez, vite ! »

L'enfant leva des yeux suppliants vers sa mère. Valérie s'interposa :

« On va peut-être le garder un peu avec nous... »

- Ça suffit ! », tonna le père. « Tout ceci ne serait pas arrivé si cette tête de mule était plus disciplinée. Dorénavant, nous allons reprendre l'éducation comme elle doit être. »

Valérie s'avoua vaincue pour l'instant. Elle fit signe à son fils de regagner sa boîte. Celui-ci la regarda incrédule. Son visage s'allongea. Ses yeux s'emplirent de tristesse et ses joues pâlirent. Il se détacha doucement des bras qui l'enserraient et se dirigea lentement vers la petite prison posée à côté de celles de ses frères.

Valérie le laissa faire, confiante en l'avenir.

Les enquêteurs étaient en train de vider les lieux. Le commissaire vint les saluer froidement avec une formule du type : « La prochaine fois, surveillez mieux vos enfants avant d'alerter le pape et le président ! » La plupart des intrus s'éloignèrent sans aucune marque de politesse. Christine vint à son tour prendre congé.

« Valérie, quel bonheur de t'avoir retrouvée ! Nous aurons l'occasion d'en parler. Je vais juste embrasser le petit, je suis attendue. »

Christine s'approcha des trois boîtes convenablement alignées. Elle embrassa les deux premiers enfants, à travers la petite ouverture au niveau du visage. Puis, elle se posta face au plus petit, pelotonné au fond de son réceptacle. L'enfant la regarda avec un sourire triste. Christine lui fit un clin d'œil malicieux. Et à voix extrêmement basse, pour n'être entendue que de lui seul, elle ajouta :

« Ne pleure pas, mon grand bonhomme, ta vie va bientôt changer, j'en suis sûre. Et d'ici-là, on trouvera toujours l'occasion de reprendre du bon temps tous les deux !... »